

PIERRE SAUREL

Il faut éliminer Diane !



BeQ

Pierre Saurel

Diane la belle aventurière # 034

Il faut éliminer Diane !

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 468 : version 1.0

Il faut éliminer Diane !

Collection *Diane la belle aventurière*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Diane Roy, la belle Diane, dormait profondément. Elle s'était couchée assez tard, la veille.

Soudain, on sonna à la porte de son appartement. Diane s'étira un peu dans son lit.

– Voyons, qui ça peut-il être ?

On continuait de sonner avec plus d'insistance.

– Pas moyen de dormir en paix.

Elle regarda sa montre. Il était huit heures du matin.

Diane se leva. Elle n'avait sur le dos, qu'une robe de nuit de nylon. Aussi, s'empressa-t-elle de passer un déshabillé.

Pour la quatrième fois, on sonnait.

– Mais il va briser ma cloche.

Diane enfin alla ouvrir. Elle aperçut un homme qui attendait.

– Monsieur ?

L'homme la regarda et dit dans un fort accent anglais :

– Mademoiselle Diane Roy ?

– Oui, monsieur, c'est moi.

– Mademoiselle, il faut absolument que je vous parle. Tout d'abord, voici ma carte.

Il tendit une carte à Diane. Elle y jeta un coup d'œil.

– Monsieur Bernard Worsley, représentant, Commission des Jeux Olympiques.

Elle le regarda, surprise.

– Jeux Olympiques ?

– Oui, mademoiselle Roy. Maintenant est-ce que je pourrais vous dire deux mots ?

– Mais certainement, entrez, monsieur Worsley.

Elle le fit passer dans son salon.

– Vous m’excusez, je vais aller m’habiller, dit-elle.

– Mais vous pourriez rester comme ça, vous êtes très bien, mademoiselle Roy.

– Ce ne sera pas long.

Diane prit le temps de passer une robe, de se donner un coup de peigne et d’appliquer un peu de rouge sur ses lèvres.

Elle alla retrouver Worsley.

– Alors, monsieur Worsley, que puis-je faire pour vous ?

– Mademoiselle Roy, vous connaissez Janine Hamel ?

– Janine Hamel ?

Diane réfléchit.

– Attendez, ce n’est pas une grande, aux cheveux roux ?

– Justement.

– Mais oui, je me souviens d’elle, je l’ai connue au gymnase.

Diane, en effet, avait pratiqué plusieurs sports. Elle avait même fait des sports assez violents, comme la lutte. Elle avait étudié le jiu-jitsu et était passée maître dans l'art de sauter à des hauteurs incroyables.

Elle se souvenait de Janine Hamel, cette grande rousse qui était l'une des meilleures athlètes du gymnase.

Diane aimait se mesurer contre elle.

– Vous savez que mademoiselle Hamel est partie pour l'Australie.

– Ah !

– Oui, elle a été nommée représentante pour l'équipe canadienne. Elle va participer aux épreuves de pistes et pelouses.

Diane félicita Worsley :

– Franchement, vous n'auriez pu trouver une meilleure athlète.

– Je sais mais il est arrivé quelque chose.

– Quoi donc ?

– Janine s'est fracturé une jambe.

– Mon Dieu, comment est-ce arrivé ?

– Imaginez, une jeune fille qui travaille avec acharnement, qui prend tous les risques et qui en sort toujours indemne, eh bien, elle a glissé à son hôtel, n'est tombée que de deux marches, et s'est fracturé la jambe.

– Que c'est bête.

– Tout de suite, on nous a envoyé un message afin qu'on puisse envoyer une remplaçante et compléter les cadres de l'équipe. Mais malheureusement les athlètes que nous pourrions envoyer là-bas, ne feront pas bonne figure. Vous savez, les athlètes féminines qui peuvent nous représenter avec honneur, sont très rares.

– Et savez-vous que ça ne me surprend pas ?

– Pourquoi ?

– Parce que notre gouvernement n'encourage pas assez les jeunes sur le côté du sport. Bien souvent, une jeune fille qui veut se consacrer au sport amateur est obligée de payer elle-même toutes ses dépenses.

– Je le sais bien.

Worsley continua son exposé :

– Nous étions un peu découragés. Nous tenons, à compter d’aujourd’hui, d’autres essais en vue de trouver une représentante. Or, nous avons reçu un message d’Australie et Janine parle de vous.

– Quoi ?

– Elle dit qu’au gymnase vous étiez encore meilleure athlète qu’elle. Elle ajoute que vous n’avez jamais tenté de participer à des essais et elle se dit certaine que vous pourriez remporter énormément de succès si vous acceptiez de représenter notre pays.

– Voyons, vous n’êtes pas sérieux, monsieur Worsley.

– Mais certainement. Vous iriez en Australie. Vous feriez un beau voyage à nos frais, et enfin, vous pourriez peut-être rapporter la gloire avec vous.

Diane décida de couper court à l’entretien.

– Je regrette infiniment, monsieur Worsley, mais ça ne m’intéresse pas.

– Mais...

– Non, n’insistez pas. D’ailleurs, je ne m’entraîne plus aussi régulièrement, vous savez. Je regrette infiniment de vous décevoir, monsieur Worsley.

– Mais vous pourrez vous entraîner. On vous donnera des entraîneurs, des conseils, on s’occupera de vous, mademoiselle Roy.

Diane commençait à s’impatier.

– Monsieur Worsley, une autre raison m’empêche d’aller en Australie.

– Laquelle ?

– Je travaille.

– Mais voyons, tous les bureaux peuvent se passer d’une employée, du moins pour un certain temps. Tout le monde peut se remplacer.

– Mais ce n’est pas un travail ordinaire.

– Ah !

– Avez-vous entendu parler de l’Entraide ?

– Non.

– C’est monsieur Bercy, le millionnaire, qui a fondé ce bureau, à Montréal.,

– Pourquoi ?

– Notre premier but était de venir en aide à ceux qui sortent de prison et qui ne reçoivent de secours de personne, mais il y a tellement de misère dans le monde qu’il nous a fallu agrandir nos cadres. Aujourd’hui, nous aidons les pauvres, les malades, etc... C’est moi qui enquête pour l’Entraide.

– On peut trouver quelqu’un qui vous remplacerait adéquatement.

– Impossible.

– Allons donc ?

– Ça prendrait des semaines, monsieur Worsley. Il faut pratiquement être au courant de tous les dossiers, il faut connaître toutes les positions qui nous sont offertes. Non, réellement, c’est impossible. Je ne suis pas suffisamment on forme, et deuxièmement, je ne puis m’absenter de mon travail.

Worsley se leva.

– C’est regrettable, mademoiselle Roy, nous aurions été tellement fiers de vous conter parmi les nôtres.

Il lui tendit sa carte.

– Si jamais vous changez d’avis, mademoiselle, vous pouvez me téléphoner. Je serai à Montréal pendant quelques jours. C’est ici que nous ferons d’autres essais.

– Entendu, monsieur Worsley.

Diane alla reconduire son visiteur puis elle appela au bureau.

– Rien de spécial, ce matin ? demanda-t-elle.

– Non. Vous venez ?

– Pas avant onze heures, j’ai quelqu’un à voir.

– Bien, mademoiselle Diane.

La belle Diane alla donc à son rendez-vous. Vers onze heures, elle arriva au bureau de l’Entraide.

Elle venait à peine d’entrer dans son bureau que le téléphone sonna.

– Monsieur Bercy veut vous voir, fit la

secrétaire.

– J’y vais tout de suite.

Diane passa dans le bureau du millionnaire.

– Bonjour ma petite fille !

Hector Bercy considérait Diane comme si elle avait été sa propre fille.

– Bonjour, monsieur Bercy.

– Beaucoup de travail ?

– Assez, oui.

– Tu as reçu un visiteur, ce matin ?

Elle le regarda, surprise.

– Comment le savez-vous ?

– Monsieur Worsley est venu me voir, tout à l’heure, Diane. Et c’est justement à ce sujet-là que je désire te parler.

Diane se demandait :

– Est-ce que Worsley aurait réussi à convaincre monsieur Bercy ?

II

– Il m’a dit que tu avais refusé de représenter le Canada aux Jeux Olympiques à cause de ton travail ?

– Oh ! pas seulement pour ça, monsieur Bercy.

– Alors pourquoi ?

– Tout simplement parce que je crois que je ne pourrais pas représenter le pays adéquatement.

– Allons donc !

– Non, depuis quelques semaines, je travaille dans un bureau, je n’ai pratiquement pas la chance de me délier les muscles.

– Voyons, Diane, les essais auront lieu dans trois jours. Tu peux t’entraîner un peu, et participer aux essais.

Et le millionnaire ajouta :

– Ça ne veut pas dire que tu iras en Australie.

- Je sais.
- Alors ça ne te dit rien ?
- Si vous insistez. À cause de mon travail, je ne voulais pas...
- Écoute, petite, j’ai réfléchi depuis que ce monsieur Worsley est venu me voir. Tout d’abord, si tu participes aux essais, ça ne t’engage absolument à rien.
- Je le sais.
- Ensuite, supposons que tu sois choisie, eh bien, je ne serais pas fâché si tu allais en Australie.
- Mais le travail...
- Le travail, je m’en occuperai. Comme toi, je connais presque tous les dossiers, eh bien, au lieu de venir au bureau, une ou deux fois par semaine, je serai ici tous les jours.
- Bon, dans ce cas, je vais appeler monsieur Worsley.
- Bravo. Si tu vas en Australie, ça te fera voyager, et tu sais le voyage enrichit toujours

l'esprit.

Diane appela à l'hôtel où se trouvait Worsley.

– Monsieur Worsley ?

– Oui.

– Ici, Diane Roy.

– Oui, mademoiselle.

– Vous ne m'aviez pas dit que vous iriez vous plaindre à mon patron.

– Mais...

– Vous avez bien fait, cependant, il a réussi à me décider.

– Non, c'est vrai ?

– Oui, je participerai à vos essais. Quand auront-ils lieu ?

Dans deux jours. Diane soupira :

– Ça ne me donne pas grand temps pour m'entraîner.

– Je sais, mais il faut faire très vite, mademoiselle. Je me remettrai en communication avec vous.

– C’est ça.

– Je puis communiquer la nouvelle aux journalistes ?

– Certainement.

Diane raccrocha puis se tournant vers Hector Bercy.

– Je prends congé immédiatement. Il faut que je m’entraîne.

– Je te l’accorde, et essaie de faire honneur à l’Entraide.

– Je ferai mon impossible

*

Les journalistes accueillirent la nouvelle avec joie.

Ils connaissaient bien Diane Roy.

La jeune fille avait déjà tourné un film canadien et on avait raconté ses exploits, on avait parlé de sa carrière artistique et sportive.

– Elle va remporter la palme haut la main.

– Si elle est en forme, personne ne pourra la surpasser.

Et les commentaires allaient bon train.

Les athlètes désiraient toutes se rendre en Australie, représenter le Canada. Mais déjà, le groupe avait été choisi et une seule représentante irait retrouver les autres.

– France ?

– Oui.

– Tu as lu les journaux ?

– Non.

– Eh bien, ma fille, c'est loin d'être sûr, ton voyage en Australie.

– Comment ça ?

– Ils ne prendront qu'une fille, n'est-ce pas ?

– Oui, mais, ce sera un jeu d'enfant. La seule rivale sérieuse que j'avais, c'était Hélène. Elle a accepté notre offre.

– Je sais mais il y en a une autre.

– Qui ?

– Diane Roy.

La fille parut surprise.

– Diane Roy ?

– Parfaitement, tu as bien compris, Diane Roy.
Celle qui a tourné un film dernièrement.

– Elle fait du sport ?

– Lis son record, ça va te donner une idée, ma
petite.

Elle lut le journal puis le jeta au loin. Elle
alluma une longue cigarette.

– Il faut pourtant que j’aille en Australie.

– Je te le dis, je te le répète, ma fille, fais une
demande de passeport et vas-y sans passer par les
jeux Olympiques.

– Non.

– Pourquoi ?

– Parce que c’est trop risqué. Je te l’ai dit. Les
athlètes des jeux ne sont pas surveillées. Je
pourrai facilement passer les diamants volés. Par

contre, si j'y vais comme touriste, on me surveillera de près, plus que ça, on fera enquête sur moi avant de me donner mon passeport.

– Et tu as peur qu'on découvre que France Labrie n'est nulle autre que Lise Beaumier ?

– Justement.

L'homme haussa les épaules.

– Mais on le trouvera de toute façon, à cause des empreintes digitales.

– Non, mon cher.

– Comment ça ? Tu as déjà fait six ans de prison ?

Elle éclata de rire.

– Mon pauvre Raoul, mais tu ne me connais pas. Tu ne sais pas que j'ai plusieurs amis dans la police ?

– Tu veux dire que...

– Mon dossier est toujours là, mais la copie de mes empreintes digitales a été remplacée.

– Quoi ?

– Oui, par une autre, sitôt qu'on eut pris mes empreintes. Il n'y aurait que ma photo, mais depuis la prison...

– Tu as bien changé.

– Oui, j'ai changé.

Elle se regarda dans un grand miroir.

– Je pesais tout près de 150 livres, tu sais. Maintenant, je pèse 129. Ensuite, j'ai eu cette opération à la chirurgie plastique...

– Et il y a tes cheveux...

– Justement. Ils ont changé de teinte. Non, personne ne peut me reconnaître, mais il n'y a pas de chances à prendre. Il faut que j'aille à Melbourne avec les athlètes.

– Tu as échoué la première fois, lors des premiers essais.

– Je sais, mais j'avais plusieurs concurrentes à battre. Cette fois-ci...

– Hélène est éliminée. Reste donc Diane Roy.

– Je l'éliminerai elle aussi.

– Si tu regardes son record, ce n'est pas encore

fait.

– Il y a d'autres moyens.

Raoul demanda :

– Vas-tu lui offrir de l'argent à elle aussi ?

Elle réfléchit :

– Non, je crois qu'elle refuserait. Hélène, ce n'est pas la même chose. Elle était dans le besoin et ça ne l'intéressait pas d'aller en Australie.

– Alors ?

– Alors laisse-moi réfléchir, mon cher Raoul, et je trouverai bien un moyen. Si cette Diane Roy se rend jusqu'en Australie... ce ne sera pas ma faute, car je prendrai tous les moyens pour l'en empêcher.

*

Raoul Linges entra au gymnase où Diane avait commencé à s'entraîner.

Au tout début, la jeune beauté ne faisait que

des exercices et de la culture physique.

Après une demi-heure de travail, Diane décida de prendre un peu de repos.

– Pardon, mademoiselle Roy ?

– Oui.

– Je me présente, Raoul Linges, journaliste.

– Ah !

Diane passa la main sur son front ruisselant de sueur.

– Monsieur Linges, je regrette, mais je ne donne pas d'interview. Il faut que je m'occupe de mon entraînement et pas autre chose.

– Attendez, mademoiselle Roy, laissez-moi vous expliquer. Je ne suis pas un journaliste de Montréal, enfin, ce n'est pas pour un journal d'ici.

– Ah !

– C'est pour un journal publié en Australie. Alors vous comprenez...

– Bon, dans ce cas... Diane regarda sa montre.

– Revenez vers cinq heures, ce soir, et je vous accorderai votre entrevue.

– Merci, merci, mademoiselle Roy.

Dix minutes plus tard, Raoul retrouvait France.

– Eh bien ?

– J’aurai mon entrevue à cinq heures, ce soir, mais déjà, je puis t’affirmer qu’elle prend son entraînement au sérieux.

France se promenait de long en large.

– Cinq heures, cinq heures, c’est déjà assez tard.

– Je sais mais j’ai fait mon possible. Soudain elle sembla prendre une décision.

– Un accident !

– Quoi ?

– Il faut qu’il lui arrive un accident.

– Mais... France...

– Ne t’énerve pas, je ne parle pas de meurtre. D’ailleurs, tu sais fort bien que je n’irais jamais

jusque là.

– Alors qu'est-ce que tu veux dire ?

– Tu vas la rencontrer, ce soir, à cinq heures, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Tu peux la faire monter dans ta voiture ?

– Je puis essayer.

– Eh bien, je me charge du reste. J'aurai quelqu'un qui provoquera l'accident.

Raoul sursauta :

– Mais tu es folle, voyons, je puis être blessé, et ce n'est pas tout, il y a ma voiture.

– Puisque je te dis de ne pas t'inquiéter. Amène-la où tu voudras.

– Et ensuite ?

– Ensuite, ne t'occupe plus de rien.

– Si ma voiture est abîmée ?

– Je paierai les dommages. Mais il n'y aura rien, n'aie pas peur.

Raoul réfléchit :

– J’ai toujours la crainte que tu agisses bêtement.

– Merci bien... Où as-tu l’intention d’aller avec elle ?

– J’avais pensé au grand restaurant, l’Oiseau Moqueur.

– Oui, c’est un bel endroit. Tu stationneras ta voiture sur le terrain ?

– Naturellement.

– Eh bien, ne descends pas tout de suite de ta voiture.

– Pourquoi ?

– Stationne-la dans l’endroit le plus désert et ne descends pas tout de suite, c’est tout, je me charge du reste.

– J’avoue que je n’aime pas bien ça, France.

*

À cinq heures, Raoul se présenta au gymnase.

Diane était en train de prendre sa douche.

– Ce ne sera pas long. Vous êtes monsieur Linges ? fit un entraîneur.

– Oui.

– Elle sera à vous dans un instant.

– Et comment va son entraînement ?

– À merveille. On croirait qu'elle n'a jamais cessé de faire du sport. Demain, je saurai mieux à quoi m'en tenir, je lui ferai faire des courses et des sauts.

– Tant mieux, murmura Raoul.

Diane parut.

– Ah ! vous êtes là, monsieur Linges.

– Je n'étais pas pour manquer un tel rendez-vous, mademoiselle.

– Alors je suis prête.

– Si vous me le permettez, je vais vous amener dans un grand restaurant. Vous devez le connaître, l'Oiseau Moqueur.

– Oui, j'y suis allée une ou deux fois.

– Venez, ma voiture est à la porte.

Ils montèrent dans la voiture de Linges et se dirigèrent aussitôt vers l’est.

Le restaurant était situé rue Sherbrooke, juste un peu à l’est du centre de la Métropole.

C’était un restaurant fréquenté par les hommes d’affaires et les personnes en moyen. On pouvait rarement prendre un repas à moins de \$3.00.

Linges stationna sa voiture du côté sud du restaurant. Il n’y avait aucune voiture de ce côté-là.

Il allait ouvrir sa porte.

– Voyons !

– Qu’est-ce que vous avez ?

– C’est ma clef, elle se prend toujours, j’ai de la difficulté à la sortir.

Puis, se tournant vers Diane :

– Descendez, je vous rejoins dans quelques secondes,

– Bien.

Diane descendit de voiture et se dirigea vers le restaurant.

Mais elle n'avait pas fait dix pas qu'une voiture apparut. Elle filait en trombe, directement sur Diane.

Le chauffeur poussa un cri.

– Mes freins font défaut.

Diane regarda venir la voiture. Elle n'avait qu'une fraction de seconde pour agir.

Lorsque la voiture fut pratiquement sur elle, elle fit un bond prodigieux de côté. L'automobile passa à environ un pouce de la belle Canadienne.

La voiture alla s'écraser sur celle de Raoul Linges avec un fracas épouvantable.

Raoul sortit rapidement de sa voiture.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Il aperçut Diane à genoux.

– Vous êtes blessée ?

– Non.

Elle s'épongea le front.

– Eh bien, vous pouvez marquer dans votre article que je suis en forme. J’ai fait un saut prodigieux, autrement, je me serais fait écraser une jambe.

Elle regarda son bas.

– Un bas déchiré, une petite égratignure, c’est tout.

– Oui, mais voyez ma voiture !

La valise arrière était enfoncée.

– Imbécile ! Vous ne savez pas conduire, dit Linges.

L’autre chauffeur descendit.

– Je n’étais plus qu’à quelques pieds, quand je m’aperçus que mes freins ne fonctionnaient plus.

La police arriva.

On prit les numéros de licences, etc... On dut prendre également le nom de Diane Roy.

Tous les clients du restaurant étaient sortis.

– C’est Diane Roy ! disait-on.

– La vedette de cinéma ?

– Oui, et elle doit aller en Australie pour représenter le Canada aux jeux olympiques.

Le gérant de l'établissement s'approcha de Diane.

– Si vous voulez m'accompagner, mademoiselle, on va panser votre genou.

– Ce n'est rien, fit Diane.

– Votre bas est déchiré. Venez avec moi, on s'occupera de réparer les dégâts.

On donna même une nouvelle paire de bas à la jeune beauté.

Pendant ce temps, Raoul continuait de causer avec le policier et l'autre chauffeur.

– Votre voiture marche ?

– Oui, fit Raoul, il n'y a que la valise qui est abîmée.

– Et la mienne, le devant, mais ce n'est pas trop grave.

Raoul demanda :

– Savez-vous combien il y a de dommages ?

Le policier haussa les épaules.

– On ne peut se prononcer sur des choses comme ça, dit-il. C'est défendu.

Mais l'autre chauffeur déclara :

– Pour moi, il doit y avoir tout près de trois cents dollars.

Raoul regarda le chauffeur en face.

– Il n'y a pas à dire, France sera contente.

L'autre chauffeur comprit l'allusion mais le policier demanda :

– France ?

– C'est mon épouse, fit Raoul, c'est à elle qu'appartient la voiture. Elle me laisse la conduire.

– Une querelle de ménage en perspective ?

– Justement, et tout ça à cause de cet imbécile. Quand notre voiture n'est pas en ordre, on ne la conduit pas.

Et Raoul entra dans le restaurant. Le gérant vint au devant de lui.

– Je vous ai réservé une table. Mademoiselle Roy vous rejoindra dans quelques minutes.

– Vous êtes certain qu'elle n'est pas blessée ?

– Sûr, fit le gérant.

– Tant mieux, tant mieux.

Une fois le gérant éloigné, Raoul murmura :

– C'est regrettable, c'était trop bien calculé.

*

– Tu es un imbécile, rugit France.

– Je n'ai pu faire mieux.

– Si, c'était de foncer sur elle.

– C'est ce que j'ai fait, mais vous auriez dû voir le bond qu'elle a fait.

– Tu es un imbécile, Philippe. La prochaine fois, quand je voudrai un travail bien fait, je m'adresserai à un autre.

Philippe murmura :

– Il y a ma voiture.

– Tu es assuré ?

– Oui, mais je paie les premiers cent dollars de dommage.

– Tu les paieras.

Il faillit se fâcher :

– Ah ! non, par exemple, dit-il, vous savez l’entente que l’on a prise ? Vous deviez tout payer, s’il y avait de la casse.

– Si le coup réussissait.

– Mais...

– C’était notre entente, Philippe.

L’homme serra les poings.

– Très bien, dans ce cas, mais ce n’est pas fini. Je vous préviens, je n’ai pas les moyens de jeter mon argent par les fenêtres.

Et il se dirigea vers la porte. Il semblait en colère.

– Philippe !

France avait peur. S’il allait la dénoncer.

– Quoi ?

En roulant des hanches, elle s'avança vers lui.

– Tu sais bien que je dis ça pour plaisanter, voyons. Je veux te faire fâcher pour... pour te stimuler.

– Ah !

– Car je vais avoir besoin de toi, encore une fois, et cette fois, je ne veux pas que tu manques ton coup ! Ne t'inquiète pas, tu seras récompensé en conséquence.

III

Ce soir-là, Diane se coucha vers neuf heures. Le lendemain à six heures du matin, elle était debout.

Elle s'habilla, après avoir pris une bonne douche, puis appela son entraîneur.

– Vous pouvez venir me prendre, je suis prête.

– Entendu, je serai là dans quelques minutes.

L'entraîneur, Bill Hayney, raccrocha. Il finit de déjeuner et allait se préparer à sortir lorsqu'à nouveau, le téléphone sonna.

– Hayney ?

– Oui.

– C'est bien Bill Hayney qui s'occupe d'entraîner mademoiselle Diane Roy, n'est-ce pas ?

– C'est bien ça.

– Ici, Worsley du Comité Olympique. Écoutez, Hayney, il faudrait que je vous voie sans faute.

– Quand ?

– Cet avant-midi le plus à bonne heure possible.

– C'est que... il faut que je m'occupe de l'entraînement de Diane.

– À quelle heure ?

– Je dois aller la chercher dans quelques minutes et la faire courir un peu.

– Bon, dans ce cas, appelez-la, et dites-lui que j'envoie quelqu'un à votre place, un de nos meilleurs hommes.

– Est-ce bien nécessaire que je vous voie ce matin ?

– Oui, si vous voulez que votre protégée soit choisie.

– Alors à quelle heure ?

– Disons à huit heures, à mon hôtel.

– Entendu, monsieur Worsley.

Hayney raccrocha puis appela de nouveau chez la belle Diane :

– Allô ?

– Diane ?

– Oui.

– Ici Bill Hayney, écoutez, Diane, il faut que je rencontre monsieur Worsley à huit heures, ce matin.

– Ah !

– Mais d'un autre côté, il faut que vous vous entraîniez.

– Bon, j'ai compris. Alors, je vais faire de la course à pied et à neuf heures, je serai au gymnase.

– Non, attendez, Worsley envoie un des instructeurs de l'équipe. Il pourra sûrement vous aider.

– Bon, alors, je l'attends. Il ne tardera pas ?

– Non, il sera chez vous dans quelques minutes.

Bill raccrocha. Il regarda sa montre.

– Eh bien, je ne suis pas fâché de me reposer encore un peu.

Et il s'étendit sur son lit.

*

Philippe raccrocha.

– Et puis ? demanda France.

– Il a mordu, dit-il. Il n'ira pas chercher Diane Roy.

– Tu étais parfait, un accent anglais, meilleur que celui de ce monsieur Worsley lui-même, je crois.

Philippe hésita :

– Mais ce Hayney va rencontrer Worsley à huit heures et il va bien voir qu'on l'a trompé.

– Oui, mais à ce moment-là, Diane Roy sera à l'hôpital, du moins, je l'espère.

– On me recherchera ?

– Ne crains rien, tu seras disparu de la

circulation. Attends une minute.

France le regarda.

– Oui, ta moustache n'est pas mal.

Elle ajouta en riant :

– Tu devrais toujours te friser les cheveux, ça te rajeunit.

– Pour qui me prends-tu ? Je ne suis pas une femme.

Philippe regarda sa montre :

– Il faut que je me sauve, cette Diane va s'impatienter.

France l'embrassa.

– Je compte sur toi, chéri ?

– Je vais faire mon possible. Si ça ne dépend que de moi...

– Il ne faut pas que tu manques ton coup. Les essais ont lieu demain...

Philippe l'interrompit :

– À ta place, sais-tu ce que je ferais ?

– Non.

– Je m’entraînerais, car demain, ce n’est pas seulement Diane qui te battra, mais toutes celles qui participeront aux essais.

– Laisse-moi faire. Fais ton travail et ne t’occupe pas du mien, mon vieux.

Philippe sortit en haussant les épaules.

Il sauta dans un taxi et s’en alla directement à l’appartement de Diane.

– Mademoiselle Roy ?

– Oui.

– Je suis envoyé par monsieur Worsley, du Comité olympique. Je viens remplacer votre entraîneur.

– Je suis prête.

Diane portait un chandail, une jupe et des souliers de course.

– Vous vous habillez comme ça pour courir ?

– J’ai des shorts en-dessous de ma jupe, je l’enlèverai tout à l’heure.

– Venez, le taxi est à la porte. Ils montèrent.

– Où m’emmenez-vous ? demanda Diane.

– Vers le nord de la ville. Il y a moins de curieux, donc, moins de dérangements. Vous pourrez mieux vous entraîner.

– Comme vous voudrez.

Le taxi les emmena donc dans le quartier Ahuntsic.

Ils descendirent sur une rue peu achalandée.

– Maintenant allons-y. Enlevez cette jupe.

– Mais il ne fait pas chaud.

– Je sais, mais vous allez vous réchauffer rapidement.

Philippe se plaça près d’elle et ils se mirent à courir, lentement, puis un peu plus vite.

– Pas trop essoufflée ?

– Non, ça va bien.

– Vous n’avez pas froid ?

– Oh ! non.

– Le taxi vous attend, vous savez. J’ai des couvertures à l’intérieur, il ne faut pas que vous

attrapiez du froid.

Ils continuèrent de courir. Diane avait pris les devants et Philippe suivait tout près derrière elle.

Soudain, Philippe regarda autour de lui.

– C’est le temps, se dit-il.

Plongeant vers l’avant, il poussa Diane dans le dos.

– Attention !

Diane ne s’attendait pas à cette poussée. Elle tomba à l’avant. Philippe alors, calcula son mouvement et se jeta de toute sa force sur la jambe droite de Diane.

– Oh !

Philippe murmura :

– Que c’est bête. Dire que j’ai glissé.

– Vous avez glissé ?

Diane était assise en plein milieu de la rue. Elle avait des ecchymoses au bras, aux coudes et aux jambes.

– Oui et j’ai perdu l’équilibre. Je vous suivais

de trop près. Vous avez mal ?

– C’est ma jambe. Il l’aida à se relever.

– Je puis à peine me tenir dessus. Il la soutenait.

– J’espère que ce n’est rien de grave, dit-il.

Ils approchaient du taxi, Philippe lança un appel :

– Chauffeur !

– Oui.

– Apportez une couverture, vite !

– Bien, monsieur.

Le chauffeur s’approcha :

– Qu’est-ce qui se passe ?

– Je suis tombé et je l’ai accrochée. Elle s’est blessée à la jambe.

Diane murmura :

– Je ne pourrai jamais participer aux essais de demain.

– J’en ai bien peur, fit Philippe, et tout ça, à cause de moi. C’est épouvantable, Worsley va

m'en vouloir.

Le chauffeur examinait la jambe de Diane.

– Ça n'a pas l'air trop grave.

– Vous faites mieux de la conduire à l'hôpital, dit-il.

– Vous avez raison.

Philippe déclara :

– Moi, je vais prendre un taxi et aller retrouver Worsley immédiatement. Je vais le prévenir et avertir votre entraîneur.

– Bien.

Le chauffeur demanda :

– À quel hôpital vais-je la conduire ?

– À Cartierville, je crois que c'est l'hôpital le plus près d'ici.

– Entendu, je vous rejoindrai là.

Il aida Diane à prendre place dans le taxi.

– À tout à l'heure, mademoiselle Roy.

Il remit un billet de cinq dollars au chauffeur.

– Je crois que ça compensera pour votre

trouble, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur, je vous remercie beaucoup.

Le taxi s'éloigna.

Philippe se frottait les mains.

– Eh bien, cette fois, si France n'est pas satisfaite, ce ne sera certes pas de ma faute.

*

– Monsieur Worsley ? demanda Hayney.

– Chambre 418, monsieur.

– Merci.

Hayney monta rapidement.

Il frappa à la porte de la chambre 418. Quelques secondes s'écoulèrent, puis un homme vint ouvrir. Il était vêtu d'une robe de chambre.

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– Monsieur Worsley ?

– Oui.

– Bill Hayney.

– Hayney ?

– Oui, l’entraîneur de Diane Roy.

– Ah ! bon, entrez, monsieur Hayney. Excusez-moi, mais ce matin, je voulais me reposer un peu.

– Je vous ai réveillé ?

– Oh ! ce n’est pas grave.

Worsley referma la porte et offrit un fauteuil à Hayney.

– Et puis que puis-je faire pour vous, monsieur Hayney ?

– Je ne sais pas au juste. Je viens au rendez-vous que vous m’avez fixé. Qu’est-ce qui se passe ?

– Moi, je vous ai fixé un rendez-vous ?

– Mais oui, vous m’avez appelé, il était environ six heures trente, ce matin.

Worsley se mit à rire.

– À six heures et trente, je rêvais aux anges,

mon cher Hayney.

– Pourtant...

Worsley reprit son sérieux.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?
demanda-t-il.

– Ce matin à six heures trente, j'ai reçu un appel et vous me convoquiez ici pour huit heures.

– Eh bien, on a voulu se moquer de vous, vous jouer un tour, c'est tout.

– Oh ! non, ce n'est pas tout, je crois sincèrement que c'est plus grave que ça.

– Que voulez-vous dire ?

– Celui qui s'est fait passer pour vous m'a dit qu'il enverrait un entraîneur pour me remplacer auprès de Diane.

– Quoi ?

– Vous comprenez, plusieurs athlètes aimeraient sans doute se rendre en Australie. Elles veulent peut-être éliminer Diane.

– De quelle façon ?

– Mais en l’empêchant de s’entraîner comme il se doit.

– Je vois. Eh bien, tâchez de rejoindre votre protégée.

Hayney appela au gymnase, Diane n’était pas là. Il appela également à son appartement.

– Elle n’est pas là non plus.

– À quelle heure doit-elle revenir au gymnase ?

– Vers neuf heures.

– Eh bien, allez-y, attendez-la et dites-lui de ne pas s’occuper des faux conseils que lui aura donnés son mauvais instructeur.

– C’est ce que je vais faire. Excusez-moi de vous avoir dérangé, monsieur Worsley.

– De rien. Et n’oubliez pas, nous vous attendons demain avec votre protégée.

– Nous y serons, soyez sans inquiétude.

Comme il allait sortir, Worsley le rappela :

– Et que pensez-vous de Diane ?

– Cette petite est une athlète née. Elle est en forme comme si elle avait toujours pratiqué le sport.

– Tant mieux.

Hayney sortit. Il se rendit au gymnase, mais là, les minutes s’écoulaient et il attendait toujours Diane, mais en vain !

*

– Eh bien ? demanda Diane.

– Vous êtes chanceuse, mademoiselle Roy.

– Comment ça, docteur ?

– Il n’y a pas de fracture.

– Ah ! bon, soupira-t-elle plus à l’aise.

– Cependant, il y a un muscle de luxé. Il va falloir que vous vous reposiez.

– Mais je ne peux pas, les essais ont lieu demain.

– Oubliez-les. Vous en avez pour quinze jours

à ne pas pratiquer de sport.

Diane pâlit.

– Je n’aurais jamais dû accepter, jamais. Tout ça ne serait pas arrivé.

IV

Diane regarda à sa montre.

– Dix heures et vingt. Il n’y a pas à dire, Hayney s’inquiète de moi. Il ne vient seulement pas me voir.

Diane ne comprenait plus rien.

– Il me semble qu’il aurait pu au moins, prendre de mes nouvelles.

Elle décida d’appeler au gymnase.

– Ils peuvent le rejoindre. Je ne sais pas où il devait rencontrer Worsley.

Mais elle appela quand même à la chambre du représentant du comité.

– Je regrette, mademoiselle, mais il n’y a personne.

Diane raccrocha.

– C’est ça, il est sorti avec Hayney et

naturellement, ils ne s'inquiètent pas de moi.
L'autre entraîneur n'a pas pu les retracer.

La belle Diane appela au gymnase.

– Monsieur Bill Hayney est-il là ?

– Oui, un instant.

Diane poussa un soupir de soulagement.

– Allô ?

– Bill ?

– C'est vous, Diane ?

– Mais oui, c'est moi. Qu'est-ce que vous faites ?

– Comment, qu'est-ce que je fais ? Mais c'est moi qui devrais vous poser cette question-là.

– Mais je suis à l'hôpital.

– Quoi ?

– Vous n'étiez pas avec Worsley ?
L'entraîneur ne vous a pas prévenu ?

– Une seconde, Diane, il y a quelque chose qui ne va pas.. À quel hôpital êtes-vous, dans le moment ?

– À Cartierville.

– Eh bien, je saute dans ma voiture et je vais vous rejoindre. Nous éclaircirons cette histoire-là.

– Très bien.

Diane raccrocha.

– Ah ! çà, qu'est-ce qui peut bien s'être passé ? Il a parlé de mystère.

Elle attendit avec impatience l'arrivée de son entraîneur.

Hayney n'arriva que vingt minutes plus tard.

– Qu'est-ce qui vous est arrivé, Diane ?

– Tout d'abord, la première des choses, je ne pourrai pas participer aux essais demain.

– Quoi ?

– C'est impossible, je me suis luxé un muscle.

– Il ne manquait plus que ça.

Hayney se laissa tomber dans un fauteuil.

– Comment est-ce arrivé ?

– C'est la faute de l'entraîneur qui vous a remplacé.

– Ah !

– Au lieu de courir à mes côtés, à un certain moment, il a couru derrière moi et a perdu l'équilibre.

– Et il vous a fait tomber ?

– Oui et ensuite, il est tombé sur moi. C'est là que je me suis blessée à la jambe.

Hayney lança alors :

– Eh bien, Diane, cet entraîneur n'en était pas un.

– Quoi ? Mais alors qui était-ce ?

Nous ne le savons pas plus que vous. Je me suis rendu chez Worsley, vers huit heures. Il ne m'avait jamais fait demander.

– C'est bizarre.

Diane se mit à réfléchir.

– Que croyez-vous, Hayney ?

– Pour moi, on a voulu vous empêcher de participer aux essais.

– C'est ce que je crois. Mais qui, qui veut

donc m'éliminer ?

– Une concurrente sans aucun doute.

Diane soudain s'écria :

– Mais, hier soir, ce n'était peut-être pas un accident.

– Hier soir ?

– J'ai failli me faire tuer.

– Quoi ?

Diane conta alors ce qui s'était passé.

– Il vaut mieux prévenir la police, fit brusquement Hayney.

– Pourquoi ? C'est inutile, puisque je ne participerai pas aux essais.

Diane, cependant, ne se comptait pas pour battue :

– La personne qui m'a fait ça ne l'emportera pas en paradis.

Puis, se tournant vers Hayney.

– Vous allez m'aider à retourner chez moi.

– Vous ne devez pas rester à l'hôpital ?

– Non, ce n'est pas nécessaire, fit-elle. Il faut que je me repose, c'est tout.

Diane appela le médecin et ce dernier lui signa son congé.

– Une fois à la maison, nous dresserons notre plan. Oh ! docteur ?

– Oui.

– Si quelqu'un venait s'informer de moi, voulez-vous mentir ?

– Que voulez-vous dire ?

– Dites tout simplement que cet accident n'était rien et que demain, je serai en pleine forme pour participer aux essais.

– Entendu, mademoiselle Roy.

Et Diane partit avec son entraîneur.

*

France écouta le récit de Philippe.

– Comme ça, tu es sûr d'avoir réussi ?

– Je ne serais pas du tout surpris de lui avoir cassé la jambe. Je n’y suis pas allé de main morte.

– Tu as bien fait.

France se tourna vers Raoul :

– Tu vas reprendre ton rôle de journaliste.

– Pourquoi ?

– Parce que je désire des nouvelles de cette Diane. Tu vas te rendre à l’hôpital et tu vas chercher à la voir.

– Comme tu voudras.

– Mais auparavant, essaie de savoir si son gérant est là, si elle a prévenue quelqu’un, tu comprends, il ne faut pas se faire prendre. Si personne n’est au courant, tu n’as aucune raison de l’être.

– Compte sur moi, je ne suis pas un imbécile.

Raoul se rendit à l’hôpital. Il demanda à l’information :

– J’ai su que vous aviez une demoiselle Diane Roy, ici ?

- Elle était ici.
- Elle est partie ?
- Oui, avec un homme. Il y a à peine dix minutes, monsieur.

Raoul demanda :

- Puis-je voir le médecin qui l’a soignée ?
- Certainement, c’est le docteur Auclair.

La jeune fille l’envoya alors au bureau du docteur Auclair.

- Monsieur ?
- Je suis journaliste et j’ai appris tout à l’heure... Il ajouta en guise d’excuse :
- J’étais au bureau de monsieur Worsley, du comité olympique, lorsqu’on a téléphoné. J’ai donc appris que mademoiselle Roy avait été sérieusement blessée à la jambe ?
- Sérieusement ? Où vous a-t-on dit ça ?
- Mais... au bureau.
- On a fait erreur, monsieur. Elle a été blessée, mais ce n’est absolument rien, un petit massage,

une demi-heure d'exercice, et tout sera parfait.

– Vous voulez dire que demain...

– Elle sera en forme comme jamais.

– Ah ! bon.

Raoul était mal à l'aise mais il s'efforça de sourire et dit :

– Je suis bien content pour elle, docteur. Merci bien..

– Votre nom ?

– Oh ! peu importe.

Et il sortit rapidement.

Le docteur aussitôt décrocha le récepteur de son appareil téléphonique.

Il signala un numéro, puis :

– Mademoiselle Roy ?

– Oui.

– Ici le docteur Auclair. Je viens de recevoir la visite d'un journaliste. Il m'a interrogé à votre sujet.

– Ah !

– Il a dit avoir appris que vous aviez été sérieusement blessée.

– Comment l’a-t-il appris ?

– Il se trouvait au bureau de monsieur Worsley.

– Allons donc, Worsley n’est pas au courant. Vous lui avez dit que je n’étais pas blessée ?

– Oui.

– Et puis ?

– Il a paru content pour vous et il est parti. J’ai voulu savoir son nom mais il a refusé de me le dire.

– Naturellement. Je vous remercie docteur, et si on vous pose d’autres questions, répondez de la même façon.

– Entendu, et comment est votre jambe ?

– Je me sens beaucoup mieux. Je me porte assez facilement dessus.

– Oui, mais pas d’effort, parce qu’autrement...

– J’ai compris, docteur.

Et le médecin raccrocha.

*

Raoul entra précipitamment dans l'appartement de France.

– Eh bien, tu as de bonnes nouvelles ?

– Oh ! non.

– Quoi ?

– Elle n'a pas été blessée. Elle a quitté l'hôpital et est partie avec son entraîneur.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– La vérité, j'ai causé avec le docteur qui l'a soignée. Elle pourra participer aux essais demain.

– L'imbécile de Philippe.

France paraissait découragée :

– Deux fois... deux fois, il a failli à la tâche. Jamais je ne pourrai triompher d'elle, demain.

– Tu n'es pas assez entraînée.

France se promenait de long en large.

- Je vais y voir !
- Quoi ?
- Je vais y voir moi-même cette fois-ci. Je ne puis avoir confiance en personne. Je vais m’occuper de cette Diane, personnellement.
- Quand, demain ?
- Non, dès aujourd’hui.
- Qu’est-ce que tu vas faire ?
- Je ne sais pas encore. Mais, en tout premier lieu, je veux savoir où elle se trouve. À son gymnase ? Sans aucun doute.
- Tu veux que j’aille voir ?
- Oui, j’aimerais ça. Je puis me fier à toi, Raoul ?
- Certainement, je ne t’ai pas encore trompée, moi.
- Et Raoul partit immédiatement pour le gymnase.

*

Diane décida donc :

– Je vais rester ici.

– Pourquoi ?

– Parce qu'on va encore une fois, tenter de m'empêcher de participer aux essais. Je ne veux pas qu'on sache que je suis réellement blessée.

– Et moi ?

– Vous Bill, vous allez retourner au gymnase. Ce fameux journaliste travaille certainement pour ceux qui veulent me nuire.

– Il va tenter de vous retrouver ?

– Oui et dites-lui que je suis chez moi.

– S'il vient au gymnase, je vais lui dire que vous êtes ici ?

– Justement.

– Je n'aime pas bien ça, fit Hayney. S'il vous arrivait quelque chose...

– Bah ! ne vous inquiétez pas pour moi, j'en ai vu bien d'autres.

- Et vous ne voulez pas prévenir la police ?
 - Non.
 - Et si d'autres m'interrogent sur vous ?
 - Dites que je suis tombée, que je ne suis pas blessée et comme je suis en forme, je me repose pour aujourd'hui.
 - Entendu.
- Et Bill Hayney partit.

V

Raoul entra dans le gymnase. Il regarda autour de lui, puis, ne voyant pas Diane, il s'informa à un des hommes qui se trouvaient là.

– Pardon, monsieur ?

– Oui.

– Mademoiselle Roy ne s'entraîne pas ici, aujourd'hui ?

Aussitôt, Hayney qui avait entendu, s'approcha :

– J'ai mis mademoiselle Roy au repos pour la journée, dit-il, mais ne craignez rien, elle sera en forme,

– Est-elle chez elle ?

– Pourquoi voulez-vous savoir ça ?

Raoul hésita, puis :

– Je suis Raoul Linges, journaliste. Hier, j'ai

soupié en compagnie de mademoiselle Roy, et je devais continuer mon interview aujourd'hui.

– Ah ! bon, dans ce cas, vous pouvez l'appeler chez elle.

– Vous avez son adresse ?

Avec complaisance, Hayney donna l'adresse et le numéro de téléphone de Diane.

– Je vous remercie, monsieur.

Et Raoul sortit, fier de son coup.

– Je vais appeler France pour voir ce qu'elle décidera. Il entra dans une pharmacie et téléphona.

— Allô ?

– France ?

– Oui.

– Ici Raoul, je suis allé au gymnase. Diane Roy est chez elle et se repose. J'ai obtenu tous ces renseignements sans aucune difficulté.

– C'est du beau travail, Raoul.

– Et maintenant qu'est-ce que je fais ?

– Viens me retrouver ici, nous allons préparer notre dernière manche et il nous faut la gagner.

*

Diane était sur ses gardes. Hayney lui avait téléphoné.

– Vous allez sans doute recevoir la visite de ce journaliste.

– Entendu, je l’attends.

Mais les minutes passaient et Diane ne recevait aucun visiteur. Elle était à préparer son dîner, lorsqu’on sonna à la porte

– Qui ça peut-il être ? Ce faux journaliste ?

Elle alla ouvrir. Mais ce n’était pas un homme. C’était une femme.

– Mademoiselle Roy ?

– Oui.

– Vous êtes bien mademoiselle Diane Roy qui travaillez pour l’Entraide ?

– C’est bien ça.

– Mademoiselle, j’ai besoin de votre aide.

Diane regarda sa visiteuse. Elle était grande et assez mince. Mais elle était mal vêtue, mal coiffée et n’avait pas de maquillage.

– Je regrette, mademoiselle, mais présentement, je suis en vacances.

– Mademoiselle Roy, vous n’avez pas le droit de refuser.

– Entrez.

Diane fit passer la jeune femme dans son salon,

– De quoi s’agit-il ?

– Il s’agit de mon frère. Vous lui avez trouvé une position quand il est sorti de prison.

– Votre nom ?

– Jacqueline Beaumont. Je ne sais pas si vous vous souvenez de mon frère. Votre bureau venait à peine d’ouvrir quand je suis allée vous voir.

Diane ne se souvenait pas.

– Mais c’est égal, se dit-elle. Et maintenant que se passe-t-il ?

– Je ne le sais pas, mademoiselle Roy, je ne sais rien.

Elle essuya une larme.

– François est comme fou. Il est arrivé à la maison. Il ne voulait voir personne, il a brisé des meubles puis il s’est enfermé dans sa chambre.

– Avez-vous essayé de le questionner ?

– Oui, mais il n’a rien dit. Ce matin, cependant, il semblait calmé. C’est arrivé la nuit dernière.

– Ensuite ?

– Tout à l’heure, j’ai voulu aller lui porter à manger, il a refusé d’ouvrir la porte. Je lui ai demandé :

– François, qu’est-ce qui t’est arrivé ?

– Laisse-moi tranquille, c’est tout ce que je te demande.

– Mais, François...

– Laisse-moi tranquille...

« Puis après quelques secondes :

– Dis à Diane Roy de venir me trouver ici, je veux lui parler.

– Qui ?

– Diane Roy.

– Qui est-ce ? lui ai-je demandé.

– Elle travaille pour l’Entraide. Va la chercher. C’est tout.

« Et il n’a pas voulu en dire plus long.

Diane demanda :

– Comment avez-vous fait pour me trouver ?

– Je suis allée à l’Entraide, là, on m’a dit que vous ne travailliez pas et que vous vous entraîniez pour un essai olympique. C’est vrai ?

– Oui.

– Alors, on m’a donné un nom de gymnase. J’y suis allée, j’ai insisté et on m’a dit que je vous trouverais ici.

– Et maintenant qu’attendez-vous de moi ?

– Je veux que vous veniez voir mon frère,

mademoiselle Roy. Il le faut, vous ne pouvez pas refuser.

– C’est que, j’ai promis à mon instructeur de rester ici toute la journée. Il faut que je me repose pour demain.

– Mais mademoiselle Roy, ce ne sera pas long. Dix minutes et vous serez de retour.

– Vous dites dix minutes, mais...

Diane était dans l’embarras.

– Je reviens dans une seconde.

Elle se retira dans sa chambre pour mieux réfléchir.

– Dès demain, je devrai retourner au bureau. Si je n’aide pas cette pauvre femme...

Elle décida :

– Je m’occuperai de ceux qui voulaient m’empêcher de participer aux essais plus tard.

Puis elle alla retrouver Jacqueline Beaumont.

– Je vous suis, mademoiselle.

– Oh ! merci, merci, mademoiselle Roy !

Et Diane sortit avec la jeune fille.

*

Philippe et Raoul étaient dans la demeure de France.

– Tu crois que son truc va réussir ?

– Probablement.

– Et si elle l’amène ici ?

– Tu t’enfermes dans la chambre et joues au fou. Quand elle arrivera, tu sauteras sur elle. Tu la frapperas et, autant que possible, tu la blesseras.

– Mais elle va me faire arrêter.

– Ne crains rien, quand elle voudra se mettre en communication avec la police, nous serons tous loin d’ici.

– Et ce logement ? C’est France qui l’a loué ?

– Elle l’a loué à la semaine et sous un faux nom, naturellement.

- Je n’aime pas ça, Raoul !
 - Moi non plus, mais songe que ça peut nous rapporter dans les milliers si France va jusqu’en Australie.
 - Pour moi, elle n’est pas encore rendue.
- Raoul s’était approché de la fenêtre.
- Oh ! attention, voici le taxi.
 - France est à l’intérieur ?
 - Oui, et avec Diane Roy. Vite, enferme-toi dans la chambre.
 - Et toi ?
 - Je vais sortir par l’arrière et je vous attends dans ma voiture.
 - Bien.
- Philippe alla s’enfermer dans la chambre. Quelques secondes plus tard, la porte s’ouvrait. France parut avec Diane.
- Qui est là ?
- France se pencha vers Diane.
- C’est lui qui vient d’appeler.

Elle s'approcha de la porte.

– François, c'est moi, Jacqueline.

– Tu es seule ?

– Non, mademoiselle Roy est avec moi.

– Enfin ! Je vais ouvrir ma porte mais je veux la voir, seul à seule.

– Mais oui, François.

Elle se tourna vers Diane :

– Soyez prudente, n'est-ce pas ?

– Ne craignez rien.

La porte s'ouvrit.

– Entrez, mademoiselle Roy !

Diane passa la porte. Mais à peine une seconde plus tard, elle recevait un coup sur la tête.

– Ça y est !

Elle était tombée au plancher.

– C'est du beau travail, Philippe. Où est Raoul ?

– Dans sa voiture, il nous attend.

Philippe demanda :

– On la laisse là ? Tu crois que c’est suffisant pour l’empêcher d’assister aux essais demain ?

– Oh ! non, ce n’est pas suffisant. Mais laisse-moi faire, je n’ai pas fini.

– Qu’est-ce que tu fais ?

– Tu vas voir.

France était allée à la cuisine. Elle en revint avec un petit couteau, effilé.

– Avec ça...

Elle se pencha sur Diane.

– Tu es folle, France !

Elle repoussa Raoul.

– Laisse-moi tranquille, je vais lui faire une de ces petites entailles à la jambe, elle s’en souviendra longtemps !

*

Hayney reçut la visite de Worsley.

– Et puis avez-vous des nouvelles de Diane Roy ?

Il hésita en pensant :

– Je me demande si je devrais lui dire la vérité ?

Il se décida enfin :

– Vous me promettez de garder le silence, monsieur Worsley ?

– C’est promis.

– Eh bien, Diane est blessée.

– Quoi ?

– Et elle ne pourra participer aux essais demain.

– Blessée ? Par exemple.

Il lui conta tout ce qui s’était passé.

– Mais il y a quelqu’un qui lui en veut à cette petite.

– Je suis entièrement de votre avis.

– Et vous la laissez seule ?

– Elle l’a demandé. Elle dit que c’est pour elle

le seul moyen de démasquer les coupables.

– Eh bien, moi, je ne suis pas du tout de votre avis.

– Remarquez bien que ce n'est pas mon avis, c'est celui de Diane. Moi, j'aurais voulu rester avec elle.

– Et la police n'est pas prévenue ?

– Non.

– Mais attendez-vous qu'elle se fasse tuer ? Je vais prévenir la police, moi.

– Vous feriez mieux d'en parler à Diane auparavant, monsieur Worsley.

– Eh bien, allons la voir et tâchons de lui faire entendre raison.

Ils montèrent dans la voiture de Worsley et se dirigèrent vers la demeure de la jeune fille.

– C'est elle !

– Où ?

– Vous le voyez, elle monte dans cette voiture.

– Vous avez raison. Mais... attendez donc, il

me semble connaître cette jeune fille.

– Laquelle ? demanda Worsley.

– Celle qui est avec Diane... je l'ai déjà vue... attendez, mais oui, c'est dans un gymnase... je ne me souviens pas au juste.

Worsley s'écria :

– Une concurrente !

– Eh bien, suivons-les.

– Oui, c'est une idée. Après tout, Diane ne peut nous en vouloir de la protéger.

– Sûrement pas.

Et ils partirent à la suite du taxi dans lequel se trouvaient Diane et France.

Bientôt, la voiture s'arrêta devant l'appartement que France avait loué.

– Qu'est-ce qu'on fait ?

– On attend un peu, fit Worsley. Après tout, c'est peut-être une amie de Diane et elle pourrait nous en vouloir.

– Vous avez raison.

Mais juste à ce moment, un homme sortit de la ruelle.

– Hé, je le connais ce type-là.

– Qui est-ce ?

– Le journaliste !

– Celui qui est allé vous questionner au gymnase ?

– Oui et celui qui a posé quelques questions au docteur. Celui qui était avec Diane lors de son premier accident, hier.

– Eh bien, qu'est-ce que nous attendons, Hayney ?

– Pourquoi ?

– Pour aller lui poser quelques questions sur sa conduite.

– Vous avez raison, allons-y !

Ils sortirent de leur voiture et se dirigèrent carrément vers l'automobile de Raoul.

– Monsieur Lingès ?

Raoul se retourna brusquement.

– Vous me reconnaissez ? demanda Hayney.

– Non, je l'avoue.

– Mais si, vous m'avez causé tout à l'heure au gymnase. Vous m'avez demandé quelques questions sur Diane Roy.

– Ah ! oui, oui, je me souviens maintenant. Vous êtes son entraîneur, n'est-ce pas ?

– Justement, je savais que vous aviez une assez bonne mémoire.

Worsley s'avança :

– Et moi, mon nom est Worsley et je fais partie du comité olympique.

Raoul lui tendit la main.

– Enchanté de vous connaître, monsieur Worsley.

Ce dernier fit mine de ne pas voir la main que lui tendait le faux journaliste.

– Vous demeurez près d'ici, Linges ?

– Oui, dans la maison, là, j'ai un appartement.

– Vous avez vu mademoiselle Roy ?

– Pas encore, puisqu’elle doit être chez elle. Je passerai après le dîner.

– Eh bien, mademoiselle Roy n’est pas chez elle, car elle vient justement d’entrer dans cette maison.

– Quoi ?

– Drôle de coïncidence, n’est-ce pas ?

– Mais oui.

Raoul riait, mal à l’aise.

– Drôle de coïncidence, en effet.

– Et ce n’est pas la seule coïncidence.

– Que voulez-vous dire ?

– Hier, vous étiez avec elle quand elle a eu cet accident, n’est-ce pas ?

– L’accident ?

– Pour bien dire, il n’y a eu qu’un accrochage mais elle aurait pu se faire blesser.

– Ah ! oui, vous voulez parler du restaurant, sans aucun doute.

– Justement.

– Oui, une coïncidence, en effet.

Worsley prit la parole.

– Mais la coïncidence la plus drôle, c’est celle de ce matin.

– Comment ça ?

– Vous étiez à mon bureau quand on m’a appris que Diane était blessée, n’est-ce pas ?

– Mais...

– C’est ce que vous avez dit au médecin de l’hôpital ?

Il ne répondit pas.

– Eh bien, le plus drôle, c’est que j’ai appris moi-même, il y a cinq minutes à peine, que Diane était blessée.

– C’est que...

Hayney avait saisi l’homme au collet.

– Vous allez avoir à expliquer bien des choses, Raoul Linges. La police est au courant et on croit qu’il n’y a pas eu de véritable accident mais que ce fut plutôt un attentat.

– Mais je n’ai rien à faire là-dedans...

– Oh ! je le sais, c’est une autre coïncidence que vous aurez à expliquer à la police.

Raoul se dégagea.

– Je regrette de vous fausser compagnie, messieurs, mais j’ai quelqu’un à rencontrer, excusez-moi.

– Une seconde.

– Vous n’avez pas l’intention de me retenir de force ? Si vous avez quelque chose à me reprocher, faites-moi arrêter... c’est tout.

– Une minute, vous allez venir avec nous.

– Où ?

– À votre appartement.

– Mon appartement ?

– L’appartement où l’on a emmené Diane Roy, vous entendez ? Si vous refusez, nous appelons la police immédiatement.

– Mais...

– C’est à prendre ou à laisser.

Raoul demanda :

– Une fois que je vous aurai montré la porte, vous me laisserez aller ?

– Oui.

– Promis ?

– Promis.

– Alors, venez.

Hayney le poussa devant lui. Worsley les rejoignit quelques secondes plus tard.

Ils entrèrent dans la maison.

– C'est au premier, chambre onze.

– Une seconde, avant de vous remettre votre liberté, on veut vérifier si c'est bien là.

– Il faut vous fier à ma parole.

Hayney ricana :

– Je regrette mais elle ne vaut pas assez cher.

*

Diane ouvrit les yeux. Elle avait mal à la tête. Elle était étendue sur le dos.

Elle regarda droit devant elle et aperçut France, un couteau à la main. Près d'elle, Philippe qui disait :

– Tu n'es pas pour la frapper ?

– Ne crains rien, je ne la tuerai pas, mon cher. Une simple entaille.

Diane comprit. Juste à ce moment, France leva la lame de son couteau pour frapper Diane.

La jeune Canadienne se redressa brusquement et saisit le poignet à deux mains. France tomba sur le côté, en poussant un cri de rage.

– Philippe, fais quelque chose, cria-t-elle.

Mais Philippe ne bougeait pas et la raison était fort simple Diane avait pris le couteau et il était presque appuyé sur la poitrine de France.

– Appelez la police, fit Diane.

– Mais...

– Appelez-la, sinon, je n'hésiterai pas à lui enfoncer ce couteau dans le cœur.

*

Ils approchaient de la porte de la chambre 11.

– C’est la voix de Diane !

– Oui, je l’ai reconnue.

– Maintenant vous me laissez aller ?

Hayney hésita, mais Worsley intervint :

– Allons, laissez-le partir, Hayney, on n’a qu’une parole.

– Vous avez raison.

Ils laissèrent partir le journaliste et frappèrent à la porte de la chambre 11.

Diane se tourna vers Philippe :

– Allez voir qui est là, et si c’est un ami, prévenez-le. S’il fait un geste de trop, c’est votre compagne qui paiera.

Philippe, lentement se dirigea vers la porte.

– Qu’est-ce que c’est ?

– Mademoiselle Diane Roy est ici ?

– Oui je...

– Entrez, fit brusquement Diane.

Les deux hommes passèrent dans l'appartement.

– Diane !

– Bill ! Monsieur Worsley, mais comment se fait-il ?

Diane leur raconta en quelques mots ce qui s'était passé.

– Il faut prévenir la police pour faire arrêter cet autre type, fit Hayney.

– Oui, tout de suite. Il ne peut être loin.

– Vous oubliez qu'il a une voiture, Worsley.

– Non, je ne l'oublie pas, mais il n'a pas les clefs. Et il sortit deux petites clefs de sa poche.

– Tenez.

– Où avez-vous pris ça ?

– Il les a oubliées dans sa voiture quand nous l'avons forcé à nous suivre. Je les ai prises.

– C'est du beau travail.

*

– Messieurs, j’insiste, je vous invite à dîner.

– Acceptons, fit Worsley, moi, je déteste manger au restaurant.

– Eh bien, acceptons, fit Hayney.

Ils se rendirent donc à l’appartement de Diane. Là, de part et d’autre, on raconta ses aventures.

– Vous aviez peur pour moi, n’est-ce pas ?

– Oui, je l’avoue.

Diane conclut :

– Maintenant cette fille est entre les mains de la police. On va enquêter sur son cas. Il y a certainement une autre raison que le désir de vaincre.

– Que voulez-vous dire ?

– Cette fille voulait absolument aller en Australie. Pourquoi ? On ne le saura peut-être jamais mais j’ai confiance en la police.

Worsley demanda :

– Alors c’est définitif, vous ne pouvez participer aux essais de demain ?

– C’est définitif, monsieur Worsley, demandez au médecin.

– Je vous crois, mademoiselle Roy et c’est regrettable.

Il hésita, puis :

– Je ne sais pas ce que donneront ces essais demain, mais il se peut que nous ne soyions pas du tout satisfaits.

– Ah !

– Dans un cas comme ça, accepteriez-vous de nous suivre en Australie ?

Diane hésita :

– Ce serait injuste pour les autres qui auront participé aux essais.

– Mais puisqu’elles n’auront pas été choisies.

– Je verrai, monsieur Worsley, je verrai, je ne dis pas non...

Qu'arrivera-t-il maintenant ?

À ces essais olympiques, découvrira-t-on une femme capable de représenter dignement notre pays ?

Et si les directeurs du comité n'en trouvent pas, feront-ils appel à Diane ?

La jeune fille acceptera-t-elle dans un cas comme celui-là ?

Verrons-nous Diane, en Australie, très bientôt, aux prises avec les femmes-athlètes des différents pays du globe ?

Autant de questions, autant de réponses que vous aurez la semaine prochaine.

Ne manquez donc pas, la semaine prochaine une autre tranche du roman de l'année de Pierre Saurel, *DIANE LA BELLE AVENTURIÈRE*.

Cet ouvrage est le 468^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.